

Yvan Daniel et Martine Lavaud (édit.), *Judith Gautier*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Interférences », 2020, 367 p.

Les études rassemblées par Yvan Daniel (Université de Clermont Auvergne) et Martine Lavaud (Université d'Artois) examinent les différentes composantes de la longue et fascinante vie de Judith Gautier (1845-1917), fille de Théophile Gautier et de la cantatrice Ernesta Grisi, nièce de la danseuse Carlotta Grisi, épouse de Catulle Mendès, mais surtout figure non négligeable du Paris littéraire, artistique et intellectuel de la seconde moitié du XIX^e siècle, première femme élue à l'académie Goncourt en 1910. L'ouvrage collectif s'organise en trois parties, une mise au point biographique, suivie de l'examen attentif de l'importante contribution de Judith Gautier aux études orientalistes et aux arts.

La première section, *Colliers de souvenirs : le « mystère » Judith Gautier*, analyse l'héritage, biologique et symbolique, de Judith Gautier. Dans *Le Collier des jours ou les choix singuliers de Judith Gautier*, Martine Reid (Université de Lille) analyse la dichotomie qui sous-tend la vie de l'écrivain, et qui transparait clairement dans le texte autobiographique *Le Collier des jours* (1904). Judith Gautier proclame toute sa vie sa soif d'indépendance, sans parvenir toutefois à se détacher radicalement de l'emprise paternelle. Judith Gautier, un « Ouragan » en mode mineur (*Le Collier des jours*, *Le Second rang du collier*, *Le Troisième rang du collier*), de Marie-Astrid Charlier (Université Paul Valéry Montpellier 3), prolonge l'examen des écrits autobiographiques. La chercheuse relève, dans les trois volumes, une constance d'écriture : des chapitres courts, structurés sans préoccupation chronologique autour d'une anecdote, et remplis d'ellipses. Loin d'un récit objectif, le texte de Gautier fille ignore volontairement les moments funestes de son existence, et ne s'attarde que sur des anecdotes, rapidement évoquées en mode léger. Vincent Laisney (Université Paris 10-Nanterre), dans *Le temple des souvenirs*, élargit la réflexion sur les textes autobiographiques de Judith Gautier en abordant l'étude des souvenirs (oraux et écrits) des intimes, des amis qui gravitent autour de l'écrivain. Ces souvenirs s'inscrivent dans un modèle de sociabilité très dynamique au XIX^e siècle, qui alimente notamment les salons. Laisney illustre sa communication par un recueil de témoignages de familiers du salon de Judith Gautier, classés chronologiquement (*Témoignages sur le « salon » de Judith Gautier*). *Les heures crépusculaires : Judith Gautier et « Le dernier Minuit de l'année »* de Véronique Magnol-Malhache (Université Paris 10-Nanterre) n'est pas à proprement parler une étude académique, mais une réflexion de la chercheuse, suite à la découverte d'un manuscrit de neuf pages, sans doute un article journalistique, où l'auteur évoque des coutumes relatives aux derniers jours de l'année. Magnol-Malhache cherche alors à rattacher ce texte aux informations en notre possession sur les Noël de Judith Gautier. Dans *Esprit de Judith, es-tu là ? Leçon de magie*, Martine Lavaud démontre que le questionnement métapsychique de Judith Gautier dépasse la simple lubie, et devient une réelle idée fixe, qui constitue par conséquent un prisme non négligeable pour aborder l'étude de la vie et de l'œuvre de l'écrivain.

La deuxième partie, *Judith Gautier, médiatrice des mondes*, examine la contribution de la jeune femme aux études orientales – notamment grâce à son travail de traductrice du chinois – et l'influence de l'Orient sur son univers créatif. *Le rêve d'Orient de Judith Gautier*, de Shen Dali (Université de Pékin), replace l'orientaliste dans son contexte parisien, et la compare à trois autres poètes sinophiles, dont il juge le rapport à la Chine moins sincère : Victor Segalen (1878-1919), Paul Claudel (1868-1955) et Saint-John Perse (1887-1975). Yvan Daniel retrace la réception d'un recueil de poèmes chinois traduits par Judith Gautier, et connu en français sous le titre de *Livre de Jade* (1867) (*De l'authenticité des poèmes du Livre de Jade : histoire d'une réception polémique (1867-2017)*). *La première rencontre poétique entre la France et la Chine : du lyrisme à la narration*, de Ling Min (Université de Pékin), poursuit l'étude de la réception du *Livre de Jade*, en comparant les procédés de traduction utilisés par Judith Gautier, pour une publication qui rencontrera un réel succès et connaîtra de nombreuses rééditions, et ceux mobilisés par Herve de Saint-Denis (1822-1892), pour une autre traduction de poètes classiques chinois, *Poésies de l'époque des Thang* (1862), dont la diffusion se limite aux savants et aux poètes. Lo Shih-Lung (Université Tsinghua) se focalise sur la contribution de Judith Gautier à la diffusion de théâtre chinois sur les scènes parisiennes de la seconde moitié du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. D'autres sinologues de l'époque traduisent les textes, mais Judith Gautier les adapte au public parisien, en s'appuyant sur ses talents de comparatiste, ses connaissances en sinologie et son sens de l'écriture théâtrale (*De La Chanteuse à La Marchande de sourires : Judith Gautier et son adaptation du théâtre chinois*). Si Judith Gautier n'est pas à proprement parler traductrice de japonais, elle a néanmoins participé activement à la publication, en 1885, d'un recueil en français de poèmes classiques japonais,

les *Poèmes de la libellule*. L'écrivain a construit une traduction littéraire française, sur la base d'une traduction mot à mot du japonais au français. Son « arrangement » a nourri le japonisme de l'époque, tout comme certaines de ses œuvres, situées au Japon et Yoshikawa Junko (Institut de technologie de Kyoto) propose, dans *L'œuvre de Judith Gautier au Japon : mort et renaissance*, des pistes de réflexion afin que l'écrivain qui participa au rayonnement culturel du Japon puisse y trouver un lectorat. Dans *Les orientes de Judith Gautier*, Inès Horchani (Sorbonne) définit les particularités de l'orientalisme de Judith Gautier. Elle rappelle les sources de l'écrivain, qui n'a presque jamais voyagé : rencontre avec des spécialistes et des voyageurs, livres, objets, manifestations, etc. L'Orient n'est dès lors pas un lieu extérieur et lointain pour Judith Gautier, mais plutôt un espace spirituel et artistique. Annie Krieger-Krynicky (Université de Paris-Dauphine) complète ce panorama de l'inspiration orientale de Judith Gautier par une étude minutieuse de son récit initiatique situé en Inde, *L'Inde éblouie, roman historique* (1913), dans *Judith Gautier et l'Inde*.

La dernière partie, *Judith Gautier, médiatrice des arts*, rappelle le rôle fondamental de Judith Gautier, de son salon, de ses articles, dans la promotion, la diffusion et la réception de nombreux artistes et de leurs œuvres. *Judith Gautier au Salon de 1876* de Marie-Hélène Girard (Université de Yale) explique, notamment, comment la jeune femme perce les intentions de Gustave Moreau, dans ses représentations de Salomé, et pressent, avant Huysmans, avant Moréas, la nécessité pour l'artiste de se détacher de la peinture historique, pour suggérer des correspondances. Alors que Judith Gautier ne cesse de proclamer un besoin d'indépendance bien légitime avec un tel patronyme, l'écrivain n'a jamais renié son père, et a cherché toute sa vie à promouvoir les créations paternelles. Olivier Bara (Université Lyon 2) s'attache plus spécifiquement à ses efforts pour valoriser les pièces de Théophile Gautier, et remarque que l'adaptation sur scène des « pièces à lire » de son père constitue, outre un hommage filial, une affirmation artistique personnelle, puisqu'il revient à Judith de créer le langage visuel adapté (*Judith Gautier adaptant, révisant, diffusant le théâtre de Théophile*). Le théâtre est également au centre de la communication de Raphaële Fleury (Sorbonne), *Entre divertissement de société et recherche de l'œuvre d'art totale : les « marionnettes » de Judith Gautier*. L'auteur rappelle la pratique mondaine du théâtre de marionnettes depuis le XVIII^e siècle. Par définition relativement discrets, ces spectacles de salon permettent à Judith Gautier d'expérimenter, à la fois sur le fond et la forme, et ont marqué son époque. *Judith Gautier et la danse*, de Laura Colombo (Université de Vérone), revient sur l'omniprésence de la danse dans les textes de l'écrivain. Judith Gautier considère la danse comme un spectacle complet, où chaque élément – la cadence, les poses, l'immobilité – requiert son attention, et rend compte de sa vision picturale du ballet dans des descriptions alliant sensibilité et perspicacité. Dans *Judith Gautier, une wagnérienne paradoxale ?*, Cécile Leblanc (Sorbonne) n'aborde pas la relation de Judith Gautier et Richard Wagner (1813-1883), déjà largement commentée, mais le rôle de la jeune femme dans la promotion de la musique wagnérienne, et sa position au sein du wagnérisme. Leblanc répertorie et analyse tous les efforts de Gautier pour soutenir Wagner en France : ils font de l'écrivain l'un des plus grands critiques wagnériens. Parallèlement, toutefois, Judith Gautier ne profite pas des réformes de Wagner pour penser de nouvelles formes ou imaginer un renouveau artistique français. *La « Musique Bizarre » de la Chine déchiffrée par Judith Gautier*, de Shi Yichao (Sorbonne), renoue avec les affinités orientales de Judith Gautier, et souligne la place fondamentale occupée par la musique chinoise dans la vie de la poétesse. Florence Rionnet (Sorbonne) examine l'influence de Gautier sur la vie artistique en tant que muse. La jeune femme a en effet inspiré poètes (Hugo, Banville), peintres (Sargent), photographes (Damry, Nadar), etc. Elle étudie également les sculptures de l'écrivain, qui certes n'en font pas une Camille Claudel, mais nous informent sur son processus créateur, notamment son goût du risque (*Judith Gautier, « vous êtes un marbre, habité par une étoile », la Muse inspiratrice et la femme sculpteur*). L'ouvrage se clôt par un article d'Amandine Dabat (Sorbonne) qui éclaire un pan peu connu de la vie de Judith Gautier : son amitié amoureuse de dix-sept ans pour le prince d'Annam, interlocuteur privilégié de ses réflexions artistiques et littéraires (*Judith Gautier et le Prince d'Annam (1871-1944) : une amitié artistique*).

Les contributions riches et variées de cet ouvrage collectif permettent au lecteur de pleinement comprendre l'importance de la figure artistique et journalistique de Judith Gautier, certainement l'une des plus célèbres femmes de Lettres de la Belle Époque, malheureusement souvent négligée par l'histoire littéraire. Orientaliste de talent, écrivain précoce, la jeune femme bénéficie certainement des stimuli intellectuels et artistiques de sa vie de famille, mais cesse très rapidement d'être la fille, la nièce, ou l'épouse de. Elle gagne très jeune son indépendance grâce à ses publications, et anime un salon

littéraire dynamique, qui favorise à la fois son élan créateur et celui de ses invités. Loin d'être une « simple » biographie, *Judith Gautier* offre au lecteur de pleinement percevoir l'originalité de l'écrivain, de la traductrice/adaptatrice et de la critique, ainsi que sa place non négligeable au sein du champ littéraire de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Katherine Rondou